



ÉTIENNE RUSSO PASSEUR DE RÊVES

Il crée des moments de mode en imaginant avec les créateurs les défilés et présentations de leurs collections. À la tête de son entreprise Villa Eugénie, il est plus qu'un producteur : c'est l'homme qui enchante la fashion.

Propos recueillis par Gilles Denis

Série limitée : Comment vous définissez-vous ?

Étienne Russo : Scénographe serait sans doute faire trop référence à la danse, metteur en scène trop au cinéma ou au spectacle vivant. Tout dépend des cas et des clients. Directeur créatif par moments, lorsqu'on me laisse presque carte blanche, producteur parfois, médiateur le plus souvent. Car, contrairement à un créateur, je ne pars pas d'une page blanche. Je suis un chef d'orchestre dans la mesure où gravitent autour de moi plusieurs métiers et talents, et qu'ensemble il nous appartient de faire passer le message d'un créateur. Pour prendre une autre métaphore, je suis comme un passeur dans une course de relais, lors de ces longs marathons que sont les semaines de la mode. En dix minutes, il faut donner l'essence et le sens d'une collection devant un public qui, en une saison, va voir 150 shows, de Londres à Milan ou Paris *via* New York. Je veux créer des moments d'exception dont on se souviendra.

Le sourire en plus, marque de fabrique de cet homme qui se définit à la fois comme jouisseur et aimant la profondeur. Un mix aux allures d'oxymore.

S.L. : Comment se passe le travail avec les créateurs ?

É.R. : Là encore, tout dépend de qui il s'agit. Avec Dries Van Noten, qui est sans doute celui que je connais depuis le plus longtemps, tout est très organique. Trois mois avant le défilé, il va me parler de son inspiration, me montrer ses tissus, les matières qu'il travaille. À mon équipe et à moi de trouver alors un lieu et une idée qui correspondent à l'intention de la collection. Je me régale de ces recherches d'accompagnement.

S.L. : Est-ce toujours ainsi ?

É.R. : Il faut que je tombe amoureux et que je sois séduit par les gens avec qui je travaille ou par le défi qui m'est présenté. Ainsi, chez Véronique Nichanian, qui dirige l'Homme d'Hermès, ce sont sa recherche absolue du beau et son jusqu'au-boutisme dans le détail qui me touchent. Elle est difficile, dans le bon sens du terme, comme moi : elle ne transige pas. Kris Van Assche, chez Dior Homme, est également de cette trempe, avec cette même détermination. Chez Moncler, le défi que s'est posé le PDG Remo Ruffini est également enthousiasmant. Finalement, j'aime le talent. Ce qui peut m'amener à travailler à prix coûtant ou à perte pour de jeunes créateurs en qui je crois.

S.L. : Que pensez-vous du débat actuel sur l'avenir des défilés et la notion de « see now/buy now » ?

É.R. : La pluralité va dominer. Le défilé va devoir être assez fort pour, au-delà de l'impulsion, créer un désir grandissant, que ce soit dans le chuchoté ou dans le cri. La beauté de ce métier est son côté fugitif.

S.L. : Quelle est votre valeur ajoutée ?

É.R. : Depuis mes premiers pas professionnels, *via* l'école hôtelière, la rigueur m'accompagne. C'est la valeur de l'expérience et je suis riche de ce patrimoine d'apprentissage. C'est la même philosophie qui anime le talent des 70 collaborateurs de Villa Eugénie. Je suis un fidèle. J'aime l'humain et je déteste la médiocrité !

S.L. : Qu'est-ce qui vous aujourd'hui avancer ?

É.R. : Le savoir-faire que j'ai acquis, finalement très artisanal, autorise parfois de jolis accidents, de beaux moments inattendus, de ces instants auxquels on n'aurait pas pensé soi-même. Je ne maîtrise pas tout ce que je n'ai pas fait, et c'est ce qui m'excite ! La chorégraphe Anne Teresa De Keersmaecker peut par exemple modifier, avec la rigueur qu'on lui connaît, un spectacle jusqu'à sa dernière représentation. J'admire cette capacité à se remettre en cause. Et puis si j'aime la profondeur, je suis aussi un jouisseur : j'ai besoin de cette dimension de plaisir dans mon travail. Même si parfois le plaisir émane de la souffrance. Le processus compte autant que le résultat. ▲